

allemande, la section des "adultes" d'Air-Equipement qui tenait ses quartiers clandestins, rue St-Lhomer, sortit en plusieurs groupes et occupa ses positions dont la principale se trouva être la terrasse du château de Blois.

Auguste Le Bon commandait cette section. Il fit installer sur la terrasse deux fusils-mitrailleurs Bren, servis par Paul Boulay, Robert Guégan, dit Minouche et Maingraud. Mes deux camarades Jacky Pinson et Jacques Fallouey, étaient de l'équipe, n'ayant pas l'autorisation paternelle de courir, avec notre groupe de jeunes, réputé trop "avant-gardiste".

La position du château s'avéra très vite difficile à tenir, tout comme la terrasse de l'Evêché ou le poste Beauvoir en haut de l'escalier Denis Papin. Les Allemands, retranchés dans les étages et greniers des immeubles rive gauche et dans le clocher St-Saturnin, tiraient fort juste.

On peut voir encore, quarante ans plus tard, de nombreux impacts sur les bâtiments publics bordant les terrasses, mais surtout la statue équestre de Jeanne d'Arc, dominant le coteau, l'épée brandie vers l'aval de la Loire, fit l'objet d'un concours de tir des Fritz.

Le socle et la statue portent encore quatorze impacts visibles dont l'un dans le fil de l'épée brandie, ce qui en dit long sur la précision des tireurs.

Au château, Le Bon décida de faire percer deux meurtrières, aux deux extrémités de la terrasse surplombant la rue St-Lubin, l'une dans la poivrière ouest, pratiquée dans un joint de grosses pierres, donna bien de la peine aux F.T.P. qui travaillaient couchés pour éviter les balles, jouant du burin et du marteau.

Quand tout fut prêt, la partie devint plus égale. Maingraud, muni de jumelles, faisait l'observateur et les Allemands furent inquiétés plus sérieusement, mais ils ripostaient du tac au tac et encadraient les meurtrières avec précision.

L'activité allemande était cependant peu visible sur la rive gauche immédiate. Par contre, au-delà de la seconde digue, ou Levée des Acacias, enserrant le faubourg

de Vienne, ça remuait dur. Ces messieurs tractaient une pièce d'artillerie dont ils déplaçaient la position de tir à l'abri de cette levée.

Mais le record d'activité était la cour du château de St-Gervais-la-Forêt où les automobiles ennemies circulaient librement. Le Bon décida qu'un fusil-mitrailleur Bren, tirant en tir courbe à balles perdues, portait à cette distance. On mit la méthode en application alors que ceux d'en face s'activaient nombreux autour d'un autocar en partance.

Le résultat fut positif, la gerbe de projectiles couvrit l'objectif et Maingraud, les jumelles aux yeux, exultait, tel un supporter de foot dont l'équipe vient de marquer. "Ca leur pète au cul ! ils se carapotent, les Frisés !"

Joie de courte durée, ce fut l'éternel combat de David contre Goliath et, dans le rôle de David, la fronde des gars d'Air-Equipement ne fit qu'agacer Goliath.

Ce fut la pièce tractée qui nous rendit la monnaie et cette monnaie fut lourde. Le premier impact porta à la base de la terrasse, trop bas pour faire mal, mais c'était un coup de réglage, du calibre 88. Maingraud ouvrait la bouche pour annoncer le second coup, une langue rouge trouait la verdure d'un bouquet d'acacias vers les ponts St-Michel. C'était le départ. L'observateur n'eut pas le temps de l'annoncer, car une portion du parapet sud, avec fusil-mitrailleur et son servent, Paul Boulay sautaient en l'air, une fraction de seconde après.

Les coups se succédèrent avec une précision redoutable. Les branches des grands marronniers s'abattaient, fracassées. Les arbres restèrent mutilés.

Le Bon fit évacuer la terrasse. Paul fut relevé, blessé, ses lunettes pulvérisées et les yeux sanglants, son F.M. tordu comme une vulgaire quincaillerie. Le premier repli s'effectua dans la chapelle. Quelqu'un dit à Auguste : "ne reste pas dehors !" A genoux derrière la tour du Foix, muni des jumelles, il répondit par cette boutade : "je compte les coups, le roi de Prusse a peut-être un garçon !"

Au Grand Hôtel de Blois, rue Porte-Côté, dans nos

meubles reconquis, siégeait notre Etat-Major, frais constitué. Dans l'ex-bureau du Feldkommandant Oeting, deux souvenirs étaient restés, sa pipe et un sabre. Pour l'heure, nos officiers craignaient un retour offensif des Allemands de la rive gauche, nombreux et très gonflés qui n'auraient pas manqué de nous faire payer très cher notre témérité, s'ils avaient connu la réelle faiblesse de nos moyens et la réalité de l'appui U.S.

Valin et Judes dépêchèrent Roger Bourgoin, alias Bernard Palissy, aux nouvelles. Ce dernier ouvrait précisément la porte latérale de la chapelle, sous la galerie Louis XII, quand un projectile entra de face, par le vitrail sud. En 1992, on peut encore compter, intérieurement, quarante impacts d'éclats d'obus encadrant cette porte.

Jean Meunier retira Bernard Palissy de la chapelle, hébété. Il avait l'allure d'un mitron ou plâtrier roulé dans la farine; mais cette farine de pierre blanche était vénérable et précieuse, car l'obus avait foudroyé les sculptures séculaires qui avaient honoré le mariage des nobles aïeux.

De très belles tapisseries et peintures pendaient en lambeaux. Quant aux vitraux, ils avaient subi le sort des lunettes de Paul Boulay.

Deux autres projectiles atteignirent l'extérieur de la chapelle, moins indiscrets, ils frappèrent sans entrer.

Puis le tir s'éloigna vers l'ouest et piocha le coteau jusqu'au boulevard Daniel Dupuis. Il ne restait plus une vitre à la chocolaterie Poulain où, depuis quarante ans, une plaque, posée par son directeur Jacques Besnard, garde le souvenir de ces événements.

Un loustic fit remarquer à Auguste Le Bon que le roi de Prusse devait fêter des jumeaux. Auguste répliqua par une tirade sur la "baraka", cette chance insolente qui l'abandonnera le 24 janvier 1945.

L'orage étant passé, les deux inséparables, Loulou et Popo (Livio Marchioni et Raymond Poëzévara) finirent par dérider leur monde. Paul Boulay en fut quitte pour quinze jours de soins et recouvra la vue.

Mais on rit franchement quand on sut que d'honorables bourgeois de la ville qui considéraient la libération comme une simple passation de pouvoirs étaient allés se plaindre à la Préfecture des tirs de provocation des maquisards des bords de Loire et des "Américains" du château, attirant la répression des Allemands de Vienne.

Ce qui nous amusa, ce ne fut pas tant la crainte des braves gens inconscients de la situation, mais surtout le fait que nos gars puissent être pris pour des Américains.

A cela, il y avait deux raisons : premièrement, la plupart des gars du groupe étaient effectivement habillés de treillis et blousons de l'armée U.S., et, malgré la chaleur de l'été, Auguste ne sortait pas du château sans une superbe canadienne de l'armée américaine, sur laquelle il avait cousu, pour faire plus sérieux, le petit galon doré de sous-lieutenant.

Cette fantaisie vestimentaire avait été possible dès le 16 août, grâce à la récupération, dans la cour du château, d'un camion G.M.C. américain, contenant des cantines militaires. Ce camion lui-même était une prise de guerre des Allemands, résultant de l'engagement du 15 août, en forêt de Blois.

L'autre raison, c'est que, effectivement, une jeep de reconnaissance des éclaireurs américains était venue dès le 17 août au château observer la rive gauche et rendre visite aux F.T.P., ce qui avait suffi à créer une légende.

Ce qui est certain, c'est que la tenue des gars d'Air-Equipement faisait bien des envieux, malgré l'aspect disparate de l'ensemble, l'un ayant hérité d'un treillis, l'autre d'une veste fantaisie, le troisième d'un blouson et le chef, d'une canadienne. Seul, le béret à écusson rouge uniformisait la troupe.

Pourtant, si les bourgeois, plus angoissés que curieux, étaient allés, dans ces jours mémorables, faire un tour de visite insolite au château de Blois, comme de vulgaires ouvriers du faubourg, ils auraient pu voir et entendre, devant l'escalier François 1er, Popo et Loulou se donner la réplique, dans le plus pur style théâtral des